

Qu'est-ce que l'abduction, et en quoi peut-elle avoir un rapport avec la recherche qualitative ?

Hervé Dumez
École polytechnique / CNRS

pour A.

Océrant sur un cas ou sur un petit nombre de cas qui ne sauraient constituer un échantillon représentatif, la recherche qualitative ne peut servir à confirmer une théorie. Quelle peut alors être sa place dans la démarche scientifique ? Elle peut éventuellement, permettre d'une manière popperienne, de réfuter une théorie (là, un cas suffit). Mais, pour réfuter une théorie, il n'est sans doute guère besoin de mener une analyse qualitative poussée du cas en question. Sa visée est donc souvent présentée comme exploratoire : à partir de l'analyse du cas, un cadre théorique nouveau est élaboré ou un cadre théorique ancien est modifié.

Une démarche de ce type a souvent été rapprochée de la notion d'abduction (voir par exemple Koenig, 1993 ; David, 2000 ; Dubois & Gadde, 2002 ; Bayart, 2007). L'abduction peut en effet être définie *a minima* de la manière suivante (Aliseda, 2006, p. 28) :

Broadly speaking, *abduction* is a reasoning process invoked to explain a puzzling observation.

Quand le rapprochement est fait entre recherche qualitative et abduction, les différents auteurs se réfèrent à Peirce. Si la notion tire en effet ses racines de celle d'*apagogè* chez Aristote ou de certains passages de Laplace, c'est bien Peirce qui l'a théorisée. Pourtant, chacun semble donner de l'abduction sa propre définition, et toutes ces acceptations diffèrent assez largement entre elles. Ceci n'est guère étonnant. Pierce a lui-même donné des dizaines de définition de l'abduction, assez différentes les unes des autres. En même temps, il n'a jamais rédigé le livre qu'il voulait donner sur la question et qu'il disait être en train d'écrire trois ans avant sa mort, dans une lettre à Lady Welby en date du 20 mai 1911.

Avant d'essayer de clarifier les choses, il convient donc d'en montrer la complexité.

De la difficulté de savoir ce qu'est exactement l'abduction

Durant cinquante ans, Peirce a travaillé sur cette notion d'abduction. Son vocabulaire même n'est pas fixé puisque dans ses textes de jeunesse il parle plutôt d'inférence hypothétique, dans ses textes de jeunesse mais aussi de la maturité (comme dans la lettre à Lady Welby citée plus haut), il utilise souvent le vocable de rétroduction (que certains, comme Rescher, 1978, trouvent supérieur, avec de bonnes raisons), tout en parlant plutôt en général d'abduction. Comme il a été dit, il en

donne des dizaines de définitions au cours de sa vie, dont certaines apparaissent contradictoires. Deux remarques peuvent pourtant être faites. D'une part, cette notion est au cœur de sa philosophie, le pragmatisme, et même la résume tout entière :

If you carefully consider the question of pragmatism you will see that it is nothing else than the question of the logic of abduction. (5.196)¹

D'autre part, Peirce a profondément évolué aux alentours de 1900 dans sa conception de l'abduction.

Stuart Mill distinguait déduction et induction, et il identifiait plusieurs formes d'induction (dont une assez proche de ce que Peirce appelle abduction). Très tôt, Peirce a eu la conviction qu'il y avait en réalité trois formes distinctes d'inférence : la déduction qui procède par nécessité (la conclusion est nécessairement présente dans les prémisses), l'induction qui établit ce qui est en généralisant d'un échantillon à une classe entière de phénomènes, et l'abduction qui porte sur ce qui peut être. Toute sa vie, il a maintenu cette idée. Par contre, avant 1900, il conçoit les trois types d'inférence comme indépendants et les oppose. Après cette date², il les voit comme les trois étapes d'un processus de découverte scientifique. Fann (1970), qui reste la référence sur la question, estime qu'il n'y a pas vraiment incohérence dans la pensée de Peirce, mais approfondissement. Au regard des citations que lui-même reprend, on peut s'interroger : la pensée de Peirce n'apparaît pas toujours pleinement cohérente. Néanmoins, et avec les précautions requises par la difficulté du sujet, plusieurs points peuvent être mis en lumière concernant l'abduction et permettant, ce qui sera fait dans un second temps, un rapprochement avec la démarche de la recherche qualitative.

Qu'est-ce que l'abduction ?

Le texte le plus souvent cité comme définition de l'inférence³, et qui peut être mis en rapport direct avec la démarche de recherche qualitative, est le suivant :

The form of inference [...] is:

The surprising fact, C, is observed;

But if A were true, C would be a matter of course;

Hence, there is a reason to suspect that A is true.

Thus, A cannot be abductively [...] conjectured until its entire content is already present in the premise, 'If A were true, C would be a matter of course'. (5.189)

Un fait surprenant

L'abduction démarre avec un fait surprenant. Ce point de départ est fondamental et, bien que Peirce ne s'en soit pas vraiment expliqué, il est sans doute ce qui l'a incité à voir le processus scientifique comme un continuum en trois étapes. Car un fait ne surprend que si l'on s'attendait à autre chose. Pour s'attendre à autre chose, il faut qu'il y ait eu déduction et induction au préalable. On avait une première hypothèse (ce que Aliseda, 2006, appelle une théorie d'arrière-plan – *background theory*). Cette hypothèse a fait l'objet d'une déduction, c'est-à-dire d'une spécification en termes d'effets prédicts : si cette théorie est vraie, alors voilà ce que je devrais observer. C'est ainsi que Peirce définit en effet la déduction :

[...] deduction is concerned with the prediction of effects (2.714)

1. L'habitude s'est prise de faire référence aux œuvres de Peirce par un système de notation à deux chiffres : le premier indique le volume des *Collected Papers* (ici le volume 5) et le second indique le paragraphe dans lequel se trouve la citation (ici le 196). Les *Collected Papers* ont été publiés pour les 6 premiers volumes entre 1931 et 1935. La publication s'est alors interrompue. Les deux derniers volumes, le 7 et le 8, ont paru beaucoup plus tard, en 1958, et édités par un autre chercheur.
2. C'est en 1901, dans "On the logic of drawing history from ancient documents" que pour la première fois, Peirce raisonne par étapes. Il appelle alors l'abduction « first stage of inquiry » (6.469) (voir Fann, 1970, p. 31).
3. En réalité, il ne s'agit pas d'une définition. Peirce, dans ce texte, énonce le premier critère permettant d'évaluer la qualité d'une démarche abductive : l'hypothèse doit expliquer le fait surprenant. Les deux autres critères, nous y reviendrons, sont que l'hypothèse doit être testable et économique. Peirce donne ailleurs une définition proche : « Hypothesis is where we find some surprising fact which would be explained by supposing that it was the case of a certain general rule, and thereupon adopt that supposition. The sort of inference is called "making an hypothesis". » (2.623)

Cette hypothèse ou théorie a bénéficié d'un certain degré de confiance (sinon, on ne s'attendrait pas vraiment à observer ses effets). C'est ici l'induction qui a fonctionné et permis de confirmer la vraisemblance de l'hypothèse sur une classe de faits :

Induction shows that something actually is operative. (5.171)

L'induction a donné de la vraisemblance aux effets prédis en les comparant avec des effets observés⁴. Elle a donc créé des attentes : le chercheur s'attend à observer certains faits. C'est à partir de là qu'il peut y avoir surprise et même que des faits surprenants peuvent être activement recherchés. Aliseda (2006, p. 47) a précisé de manière intéressante la notion de fait surprenant en distinguant deux catégories possibles : la nouveauté ou l'anomalie. Dans le premier cas, φ est nouveau en ce qu'il ne peut pas être expliqué par la théorie d'arrière-plan, mais si cette théorie n'implique pas φ ($\Theta \not\Rightarrow \varphi$), elle n'implique pas non plus non φ ($\Theta \not\Rightarrow \neg \varphi$). Dans le second cas par contre, φ est une anomalie parce que la théorie Θ prévoit non φ ($\Theta \Rightarrow \neg \varphi$).

Qu'il relève de la catégorie nouveauté ou anomalie, un seul fait peut suffire pour formuler une hypothèse nouvelle, ce qui renvoie bien sûr à la recherche qualitative⁵.

Une fois ce fait déroutant repéré, l'abduction peut intervenir.

Une hypothèse nouvelle

Peirce a toujours insisté sur ce point. La déduction ne crée rien : elle explicite des implications contenues dans les prémisses. L'induction ne crée rien non plus :

The induction adds nothing. At the very most it corrects the value of a ratio or slightly modifies a hypothesis in a way which had already been contemplated as possible. (7.217)

Par contre, partant d'un fait surprenant, l'abduction remonte en arrière (d'où le vocable possible de rétroduction, peut-être plus directement parlant qu'abduction) pour formuler une nouvelle hypothèse sur ce qui pourrait expliquer ce qui s'est passé. Il s'agit d'imaginer une hypothèse nouvelle qui permette d'expliquer le fait déroutant que la théorie d'arrière-plan n'explique pas. L'hypothèse abductive, précise Aliseda (2006, p. 47), peut alors prendre des formes diverses :

Abductive explanations themselves come in various forms: facts, rules, or even theories. Sometimes one simple fact suffices to explain a surprising phenomenon, such as rain explaining why the lawn is wet. In other cases, a rule establishing a causal connection might serve as an abductive explanation, as in our case connecting cloud types with rainfall. And many cases of abduction in science provide new theories to explain surprising facts. These different options may sometimes exist for the same observation, depending on how seriously we want to take it.

L'abduction peut ainsi mettre en évidence des mécanismes, ce qui crée un lien possible avec la recherche qualitative.

Quels sont les critères d'une démarche abductive réussie ?

En aucune manière, l'abduction à elle seule ne permet de dire si une hypothèse est vraie ou fausse. C'est à partir de la déduction, puis de l'induction comme étape finale que la question de la vérité pourra être abordée. L'abduction ne porte que sur le possible (ou l'impossible) :

Deduction proves that something must be; Induction shows that something actually is operative; Abduction merely suggests that something may be. (5.171)

4. On peut être profondément sceptique sur la notion d'induction au sens strict. C'est, on le sait, la position de Popper qui pense qu'il est tout simplement impossible de construire une théorie à partir de l'observation des faits : « *Induction, i.e. inference based on many observations, is a myth. It is neither a psychological fact, nor a fact of ordinary life, nor one of scientific procedure.* » (Popper, 1963, p. 53). Au sens large, « *the test of experiment* » (Peirce, 7.182), et, définie comme la recherche de la surprise (« *A hypothesis having been adopted on probation, the process of testing it will consist, not in examining the facts, in order to see if they accord with the hypothesis, but on the contrary in examining such of the probable consequences of the hypothesis as would be capable of direct verification, especially those consequences that would be very unlikely or surprising in case the hypothesis were not true* » — Peirce, 7.231), l'induction prépare l'abduction en structurant le raisonnement en termes d'effets attendus ou prédis.

5. Mais Peirce a aussi donné cette définition, totalement contradictoire avec l'idée de fait surprenant : « *[Abduction] consists in examining a mass of facts and in allowing these facts to suggest a theory.* » (8.209)

Au niveau de l'abduction, on ne peut dire que ceci. Plusieurs hypothèses peuvent être imaginées pour expliquer un fait surprenant. Pour opérer un choix entre ces différentes hypothèses et identifier celle sur laquelle on va travailler en premier, il faut appliquer trois critères. Le premier a été évoqué, il s'agit du pouvoir explicatif de l'hypothèse. On va choisir celle des hypothèses possibles qui paraît le mieux expliquer le fait surprenant. Le second est que l'hypothèse doit être susceptible d'être testée. Une idée non susceptible d'un test empirique, de quelque nature qu'il soit, n'est pas une hypothèse. Enfin, il faut choisir l'hypothèse qui est susceptible d'expliquer le plus de faits en étant la plus simple possible et la plus facile à tester. Ce dernier critère est pour Peirce le plus discriminant (les deux premiers ne font que définir ce qu'est une hypothèse : elle a un pouvoir explicatif et elle est susceptible d'un test empirique, si elle ne possède pas ces deux caractéristiques, elle n'est qu'une idée, pas une hypothèse). Il faut prendre le critère économique en son sens concret :

[...] of the enormous expensiveness of experimentation in money, time, energy, and thought, is the consideration of economy (7.220)

Un chercheur a des contraintes de temps (trois ans pour une thèse, par exemple), d'argent (financement limité en niveau et en temps) et il a intérêt à travailler d'abord sur les hypothèses les plus simples et économiques (encore une fois, on ne peut pas savoir si ce sont les bonnes ou non, seul le test empirique pourra le dire ; par contre, ce sont celles dont on pourra savoir rapidement si elles sont vraies ou fausses ; si elles se révèlent fausses, on travaillera sur d'autres moins simples et économiques). Cette approche a évidemment à voir avec le principe du rasoir d'Ockham (Dumez, 2001) que cite Peirce mais dont il prend soin de préciser qu'il porte pour lui sur le processus de recherche, pas sur le point de savoir si une hypothèse a plus de chance d'être vraie ou non⁶.

Le quatrième critère d'évaluation d'une démarche abductive est négatif. C'est le célèbre slogan :

Do not block the way of inquiry. (I.135)

La citation complète, extraite d'un discours fait devant les philosophes de Harvard en 1898, est la suivante :

Upon this first, and in one sense this sole, rule of reason, that in order to learn you must desire to learn, and in so desiring not be satisfied with what you already incline to think, there follows one corollary which itself deserves to be inscribed upon every wall of the city of philosophy:

Do not block the way of inquiry. (I.135)

L'hypothèse créée par abduction ne doit pas bloquer la recherche ultérieure par une assertion conçue comme définitive, par exemple, elle doit laisser ouverte la possibilité de recherches futures. C'est en quoi on peut parler de boucles successives d'abduction, même si Peirce n'emploie pas le terme. Le tournant des années 1900 porte sur cette idée que déduction, induction et abduction ne s'opposent pas comme trois modes de raisonnement, mais se combinent en pratique dans des séquences de logique de découverte.

Quelle est la validité de l'abduction ?

Beaucoup d'auteurs (le plus célèbre étant Popper) estiment qu'il n'y a pas de logique de la découverte. La découverte d'une idée nouvelle ne peut s'expliquer au mieux que par la psychologie ou l'histoire, les deux laissant une grande place au hasard et à l'impondérable. Peirce (repris dans les années 50/60 par Hanson notamment) a défendu l'idée que la psychologie et l'histoire ne suffisaient pas à expliquer les

6. Pour illustrer la dimension économique d'une recherche, Peirce utilise l'exemple du jeu des vingt questions. Un joueur pense à un objet. L'autre doit déterminer cet objet en posant des questions dont la réponse ne peut être que oui ou non, et il n'a droit qu'à vingt questions : « *The secret of the business lies in the caution which breaks an hypothesis up into its smallest logical components, and only risks one of them at a time.* » (7.220)

découvertes, qu'il existait un processus derrière celles-ci. Et l'abduction tente de traiter cette question. Mais pour Peirce, l'abduction en elle-même ne comporte aucun critère de validité puisqu'elle ne porte que sur le possible :

For abduction commits us to nothing. It merely causes a hypothesis to be set down upon our docket of cases to be tried. (5.602)

L'abduction ne tire son sens que de la démarche inductive qui la suit (après que la déduction a permis de préciser les effets attendus sur lesquels travaille l'induction) :

[...] the entire meaning of an hypothesis lies in its conditional experiential predictions: if all its predictions are true, the hypothesis is wholly true. (7.203)⁷

Peirce n'a donc jamais donné de solution à la question de la validité ou de la justification de l'abduction. Comme l'a noté Fann (1970, p. 54) :

This failure to provide an independent justification for abduction remains a difficult problem for contemporary philosophers who maintain that there is a logic of discovery.

Deux remarques sont néanmoins possibles sur ce point. La première, faite par Fann lui-même, est que le chercheur qui crée une hypothèse nouvelle doit s'expliquer sur les raisons qui l'on conduit à la formuler :

[...] whenever a scientist proposes a hypothesis to account for some facts, he is expected to furnish reasons, good or bad, as to why he thinks it is the best hypothesis. What are and are not good reasons for adopting a hypothesis on probation is a logical matter, which may be decided on conceptual grounds. No further observations or experiments are required to settle such issues. (Fann, 1970, p. 58)

Fann note que ceci rapproche la démarche du scientifique de celle du détective (il cite abondamment Sherlock Holmes dans la conclusion de son livre) :

[...] the method of science has much in common with the method of detectives. (Fann, 1970, p. 58)

La seconde se trouve peut-être dans Peirce lui-même. Il note en effet un rapport aux faits différent dans le cas de l'abduction et dans celui de l'induction :

The essence of an induction is that it infers from one set of facts to another set of similar facts, whereas hypothesis infers from facts of one kind to facts of another (2.642)

L'induction cherche des faits similaires et procède par généralisation d'un échantillon de ces faits similaires à toute une classe. L'abduction repose, dit Peirce, sur le rapprochement entre ce qui a été observé (le fait surprenant) avec quelque chose de différent. Il est difficile de savoir ce que Peirce a ici en tête (Peirce est un auteur compliqué) mais il est peut-être possible de rapprocher son idée de celle de triangulation. Une hypothèse nouvelle gagne sans doute beaucoup en validité si, conçue pour expliquer un fait surprenant, elle fonctionne aussi sur des faits que l'on n'avait pas observés mais que l'on est allé chercher et qui sont apparus de manière inattendue. C'est ce qu'avancent George et Bennett :

We differ with many methodologists in that we argue that a theory can be derived or modified based on the evidence within a case, and still be tested again *new facts or new evidence* within the same case, as well as against other cases. Detectives do this all the time – clues lead them to develop a new theory about a case, which leads them to expect some evidence that in the absence of the new theory would have been wildly unexpected, and the corroboration of this evidence is seen as strong confirmation of the theory.

7. Wittgenstein fera écho à cette idée dans la phase « vérificationniste » de son évolution : « La signification d'une proposition, c'est son moyen de vérification. » (Monk, 1990, p. 286)

This process relies on Bayesian logic – the more unique and unexpected the new evidence, the greater its corroborative power. (George & Bennett, 2005, p. 219)

Ce que décrivent George et Bennett est un processus actif de triangulation, visant à rechercher des faits non observés, non attendus, dans son matériau, et conduit indépendamment du processus qui a mis en évidence le premier fait surprenant. Cet effet de triangulation permet d'opérer un premier test solide, même s'il ne constitue pas une confirmation statistique des cadres théoriques élaborés. Il y a bien en cela possibilité de valider, au moins de manière provisoire, les théories issues d'une démarche abductive.

Conclusion : démarche qualitative et abduction

La recherche qualitative ne peut vérifier une théorie. Elle peut servir à la réfuter mais il existe sans doute des moyens plus simples et moins coûteux en temps et en énergie pour réaliser ce même objectif. Par contre, elle peut sans doute créer des cadres théoriques nouveaux ou aider à voir d'une façon nouvelle les cadres théoriques existants. Pour cela, un seul cas peut suffire. En ce sens, le rapprochement avec la notion d'abduction chez Peirce peut être intéressant en permettant de préciser certains points relatifs à la recherche qualitative.

Son accent doit être mis sur la recherche de faits surprenants, faits nouveaux ou anomalies, ce que Dubois et Gadde (2002, p. 557) appellent des données actives :

Passive data is what the researcher has set out to find, i.e., it appears through search. Active data on the other hand is associated with discovery. In our example, observations at the meetings provided data that could never have been found through search. It is interesting to note that a very active interviewer will come across passive data only. On the other hand, active data will require a more passive (less predetermined) researcher.

Le chercheur est actif en ce qu'il recherche un effet de triangulation, mais passif vis-à-vis de ses théories d'arrière-plan au sens où il cherche à ne pas être déterminé par elles et à rester ouvert à la découverte. Ceci suppose l'usage de cadres théoriques de départ, permettant d'orienter la recherche, évolutifs mais spécifiés en termes d'effets prédictifs, puis la recherche systématique d'effets observés surprenants par rapport à ces effets prédictifs, qui permettront alors d'imaginer des cadres théoriques nouveaux ou de préciser les cadres théoriques existants, par boucles successives :

In studies relying on abduction, the original framework is successively modified, partly as a result of unanticipated empirical findings, but also of theoretical insights gained during the process. This approach creates fruitful cross-fertilization where new combinations are developed through a mixture of established theoretical models and new concepts derived from the confrontation with reality. (Dubois & Gadde, 2002, p. 559)

Ces cadres théoriques nouveaux, qui doivent être à leur tour spécifiés en termes d'effets prédictifs, ne pourront être validés pleinement que par une démarche quantitative ultérieure. Mais une anticipation intéressante de leur validité potentielle peut reposer sur la mise en évidence de faits inattendus, indépendants du fait surprenant de départ, s'expliquant comme lui par ces cadres théoriques (c'est-à-dire par ce que l'on peut appeler un processus actif de triangulation).

La recherche qualitative reste par nature toujours ouverte et exploratoire. Les propositions finales sont à la fois le résultat de boucles successives de découverte, dont la validité potentielle a été établie par triangulation, et le point de départ de

nouvelles boucles d'approche qualitative. Et devront évidemment également ouvrir à des démarches de confirmation quantitatives.

Références

- Aliseda Atocha (2006) "What is abduction? Overview and Proposal for Investigation" in Aliseda Atocha *Abductive Reasoning. Logical Investigation into Discovery and Explanation*, Dordrecht, Springer, *Synthese Library, Studies in Epistemology, Logic, Methodology, and philosophy of Science*, vol. 330, Chapter 2, pp. 27-50.
- Bayart Denis (2007) "Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 24-34.
- David Albert (2000) "Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées", in David Albert, Hatchuel Armand & Laufer Romain [ed.] *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*, Paris, Vuibert-FNEGE, pp. 83-109.
- Dubois Anna & Gadde Lars-Erik (2002) "Systematic combining: an abductive approach to case research", *Journal of Business Research*, vol. 55, n° 7, pp. 553-560.
- Dumez Hervé (2001) "Supplément méthode : Occam", *La lettre du CRG*, n° 13, pp. 16-19, <http://crg.polytechnique.fr/lettre/Lettre13.pdf>.
- Fann K.T. (1970) *Peirce's Theory of Abduction*, The Hague, Martinus Nijhof.
- George Alexander L. & Bennett Andrew (2005) *Caste studies and theory development in the social sciences*, Cambridge, Mass., the M.I.T. Press.
- Hanson Norwood Russell (1958) *Patterns of discovery*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Koenig Gérard (1993) "Production de la connaissance et constitution de pratiques organisationnelles", *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, vol. 9, novembre, pp. 4-17.
- Monk Ray (1990) *Wittgenstein ou le devoir de génie*, Paris, Odile Jacob.
- Peirce Charles Sanders (1931-1935) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, Volumes 1–6* edited by C. Hartshorne, P. Weiss, Cambridge, Harvard University Press.
- Peirce Charles Sanders (1958) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce, Volumes 7–8* edited by A.W. Burks, Cambridge, Harvard University Press.
- Popper Karl (1953) *Conjectures and refutations*, London, Routledge.
- Rescher Nicholas (1978) *Peirce's Philosophy of Science. Critical Studies in His Theory of Induction and Scientific Method*, Notre-Dame, University of Notre Dame



Chien aboyant à la lune,
1926
(Fondation Miró, Barcelone)

Bayart Denis (2007) "Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco", *Le Libellio d'Aegis, volume 3, n° 4, Numéro Spécial, novembre, pp. 24-34*

PRAGMATISME ET RECHERCHE SUR LES ORGANISATIONS

Sommaire

1	Présentation du numéro
	<i>H. Dumez</i>
3	Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations
	<i>B. Journé</i>
9	Comprendre l'étude de cas à partir du <i>Comment nous pensons</i> de Dewey
	<i>H. Dumez</i>
18	Un contre modèle de l'action : l'expérience selon Dewey
	<i>H. Dumez</i>
24	Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco
	<i>D. Bayart</i>
34	L'intuition peircienne de la médiation aux sources du pragmatisme ou : il faut ruser avec le monde...
	<i>Philippe Lorino</i>
41	La créativité de l'agir et l'analyse de l'action située
	<i>H. Dumez</i>
46	Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://erg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Sur les aspects logiques de l'interprétation des signes chez Peirce et Eco

On ne peut entrer dans l'oeuvre de Peirce sans un fil conducteur, et la logique est celui qui me convient le mieux. Il n'est certainement pas possible de « lire Peirce ». D'abord, la quantité : ses écrits représenteraient approximativement cent quatre volumes de 500 pages chacun¹... Ensuite, le caractère inachevé, répétitif mais toujours renouvelé, « non clos », quasi-infini, de son oeuvre. Il préférait très souvent écrire un nouveau texte plutôt que reprendre un texte existant. Il n'a jamais publié de livre « de synthèse », ne supportant apparemment pas de voir sa pensée figée dans un état bien déterminé. Un spécialiste français a relevé 76 définitions du signe dans ses écrits².

Je commencerai donc par parler de Eco, plus abordable. Non que l'homme soit plus facile à cerner, mais son oeuvre est plus ordonnée, et surtout je me limiterai à un domaine bien défini, celui développé dans *Lector in fabula*, dont le sous-titre dit l'essentiel : « le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs ». Sous l'angle qui nous intéresse, l'idée principale est qu'un texte, pour être lu effectivement, activement, productivement – Eco emploie toujours le terme « actualisé » – demande au lecteur un apport personnel important, qu'il est devenu habituel d'appeler le « travail du lecteur ».³

Le Lecteur modèle, émergent du texte

L'argument est qu'un texte est « plein de trous », de sous-entendus, d'implicite. Ces trous doivent être remplis par le lecteur. Dans un texte narratif, tout n'est pas dit – ce serait d'ailleurs impossible, et les récits trop chargés de détails sont fastidieux. Un dialogue de l'humoriste italien Achille Campanile (cité in Eco, *Bois du roman*, p.10) illustre bien les évidences invisibles dont sont truffés les récits et conversations :

A la fin, Gédéon laissa échapper un : « Au château de Fiorenzina ! » qui fit tressaillir le cheval et amena le cocher à dire : « A cette heure ? On va y arriver de nuit.

- C'est vrai, murmura Gédéon, nous partirons demain matin. Viens nous prendre à sept heures précises.

- Avec le fiacre ? » demanda le cocher.

Gédéon réfléchit quelques instants. Il finit par dire : « Oui, ce sera mieux. »

Tandis qu'il se dirigeait vers la pension, il se tourna de nouveau vers le cocher et lui cria : « Eh ! N'oublie pas ; viens aussi avec le cheval ! »

Actualiser un texte, pour le lecteur, pourrait alors se définir ainsi : c'est expliciter (pour soi) ce qui n'est pas dit dans le texte, qui n'est pas manifesté en surface mais présent néanmoins dans le texte. « *Le texte est un mécanisme paresseux (ou économi-*

que) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire. » (*Lector in fabula*, p.63).

Cette observation de bon sens est la clé de la théorie du Lecteur modèle. En supposant que le texte ait été écrit dans les conditions courantes, par un auteur qui entend produire certaines impressions ou effets sur son lecteur, alors le texte doit, de quelque façon, comporter des indications concernant : 1) les compétences nécessaires au lecteur pour actualiser le texte de façon conforme aux intentions de l'auteur, notamment en opérant une sélection des lecteurs ; 2) les mouvements interprétatifs à accomplir par le lecteur sélectionné afin de parvenir à cette actualisation.

Un lecteur possédant ces compétences est dit « Lecteur modèle » (LM). Il faut bien souligner que le LM n'est pas le lecteur en chair et en os, qui est appelé « lecteur empirique ». Le LM n'est pas une personne réelle mais un lecteur abstrait dont les propriétés émergent des stratégies textuelles mises en oeuvre par l'auteur, et qui sont objet de créativité littéraire, donc a priori très ouvertes. La seule présentation du livre opère généralement une sélection des lecteurs, les premières phrases du texte également, le vocabulaire employé, etc.

On peut dire que le LM est émergent du texte. Il se définit à travers le fonctionnement du texte, car le LM est exposé à un processus de formation, d'éducation : il apprend, se familiarise avec le monde créé par le texte, en vient à l'habiter, à connaître les êtres qui le peuplent, à anticiper leurs actions et réactions. Tous ces mouvements interprétatifs à l'initiative du lecteur, Eco les appelle des « extensions ». Nous trouvons ici une conception pragmatiste de la lecture comme un acte processuel qui se définit et se construit au fur et à mesure de sa progression, sans qu'un but précis soit nécessairement défini par avance. Des orientations pour ce processus sont dessinées ou suggérées par le texte, mais elles ne sont actualisées que par un lecteur qui les comprend – à sa façon, bien sûr.

Le texte prévoit ainsi son lecteur et les conditions de sa propre actualisation : « générer un texte signifie mettre en oeuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre – comme dans toute stratégie » (LIF, p.65). Notons qu'il y a un paradoxe, un cercle vicieux autoréférentiel, dans le fait que, pour actualiser ces indications, le lecteur doit déjà être proche du lecteur modèle. Il doit en effet posséder les compétences adéquates pour comprendre comment s'engager dans le texte au départ, comment orienter le processus de sa propre formation en tant que lecteur. Ce paradoxe explique que certains textes – probablement maladroits – puissent être totalement incompris, ou compris dans des sens qui ne suivent absolument pas les intentions de l'auteur. Il ne suffit pas en effet de placer en tête des « instructions au lecteur », comme méta-texte censément plus véridique. Tout méta-texte fait en réalité partie du texte et de l'architecture narrative, comme le démontrent nombre de cas littéraires, par exemple les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (Edgar Poe, cité par Eco, in *Bois du roman*).

La théorie du Lecteur modèle se déploie ensuite dans plusieurs dimensions mais nous nous limiterons à quelques notions essentielles : auteur modèle, textes fermés et textes ouverts, lecture coopérative, utilisation, lecture critique.

L'Auteur modèle est, logiquement, l'entité corrélée au Lecteur modèle : c'est également une stratégie textuelle, celle qui fait émerger un auteur du texte comme s'adres-

sant au Lecteur modèle, à bien distinguer de l'auteur empirique. L'auteur est habituellement manifesté textuellement sous des formes très diverses, par exemple comme un rôle actanciel possédant telle ou telle propriété caractéristique : style reconnaissable, idiolectique ou historiquement typé ; comme une simple position actancielle, le « je » sujet de l'énoncé ; comme une occurrence illocutoire, l'entité qui par cet énoncé promet, s'engage, etc. ; comme intervention d'un sujet extérieur à l'énoncé mais présent dans le texte, par des jugements portés, des qualifications, etc. (*LIF*, p. 75). L'Auteur modèle se constitue à travers de telles figures textuelles, qui relèvent de l'inventivité de l'auteur empirique. Comme le Lecteur modèle, il émerge progressivement par le processus de lecture.

Ce concept soulève la question importante de la relation entre auteur empirique et Auteur modèle. Dans quelle mesure peut-on considérer un auteur empirique comme engagé personnellement par l'Auteur modèle de son texte ? Dans le domaine de la fiction, la question concerne la critique littéraire et fait l'objet de discussions infinies, mais dans la vie ordinaire, notamment pour les textes organisationnels, elle peut engager des enjeux considérables, par exemple en termes de responsabilité.

Il est certains textes dont le type est rapidement identifiable, tels les manuels techniques, livres d'instructions, romans populaires de la collection Harlequin, etc. Le Lecteur modèle en est souvent ouvertement précisé (étudiant d'un certain niveau, professionnel spécialiste), ainsi que l'Auteur modèle. De tels textes sont appelés « fermés » : ils affichent un usage déterminé, un public ciblé, des conditions d'interprétation bien spécifiées. C'est de cette spécification qu'ils tirent leur valeur, et ils la perdent si ces conditions ne sont pas satisfaites. A l'opposé, les textes "ouverts" gardent de la valeur dans des conditions d'interprétation très diverses. L'exemple littéraire le plus ouvert, selon Eco, est *Finnegan's Wake* de Joyce, qui postule une capacité d'association infinie de la part du lecteur. Etre ouvert apparaît ainsi comme une qualité majeure pour un texte littéraire : il se prête à une grande variété de lectures différentes sans être dénaturé ou perverti. Le lien entre ces lectures différentes n'est pas direct, mais de cousinage : elles sont toutes des lectures du *même* texte. La place du texte est ainsi centrale, il possède une autonomie, une existence propre, il est « manifeste ».

Eco rapporte dans l'*Apostille au Nom de la rose* qu'il a reçu des lettres de lecteurs très savants ou très attentifs, qui avaient décelé des relations entre composantes textuelles et demandaient à l'auteur de s'en expliquer. En l'occurrence, Eco n'avait pas consciemment voulu ces effets, et ne pouvait donc que faire part de la manière dont il a travaillé. En définitive, il estime que l'auteur doit s'effacer derrière le texte tel qu'il est écrit : « *Avais-je ou non conscience de (...) ? Rien ne sert de le dire maintenant, le texte est là et il produit ses propres effets de sens.* » (*Apostille au Nom de la rose*, p.11).

C'est ici que la prise en compte de l'attitude du lecteur empirique devient intéressante. Un lecteur coopératif va actualiser le texte d'une façon personnelle, mais en s'efforçant de le respecter, d'en déployer de nouvelles significations, de l'enrichir. L'auteur sera peut-être étonné de ces interprétations, mais en définitive elles flattent son orgueil d'auteur. Un lecteur critique va au contraire se servir du texte *malgré* ou *contre* son auteur, soit dans un rapport conflictuel, soit pour ses desseins personnels. Dans la terminologie de Eco, le texte n'est plus *interprété*, mais *utilisé*. Une hypothèse forte de Eco est qu'un texte fermé est plus facilement utilisé qu'un texte ouvert, par suite de la spécification précise de son Lecteur modèle. L'auteur d'un texte

fermé s'expose à voir ses intentions trahies par des lecteurs (non modèles) qui utiliseraient son texte à d'autres fins.

La distinction fermé/ ouvert devient ainsi intéressante pour les textes de prescription organisationnelle : généralement, ceux-ci cherchent à être aussi précis que possible et sont donc fermés, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas être interprétés en dehors des plages prévues sans être dénaturés, détournés. Au contraire, un texte ouvert supportera des interprétations très diverses qui toutes respecteront le texte sous ses aspects essentiels.

Les logiques de l'exploration textuelle chez Eco

Pour actualiser un texte, le lecteur fait jouer différents aspects de ses structures. Le travail d'Eco est intéressant en cela qu'il représente un effort d'explicitation de ces structures et de leurs articulations.

Le principe général, tel que je le comprends, est que le texte propose au lecteur des figures dites « intensionnelles », possédant des propriétés qui peuvent être explicitées, déployées, explorées. Elles représentent un potentiel que le lecteur est susceptible d'actualiser lors d'explorations, que Eco appelle « extensions ». Notons qu'on retrouve ici les deux manières classiques de décrire ou définir un concept ou un ensemble d'éléments : par énumération (extension), ou par des propriétés caractéristiques spécifiées (intension). Dans l'actualisation du texte, le lecteur circule incessamment entre les deux registres. Par exemple, il induit les propriétés psychologiques d'un personnage à partir de ses actes, puis anticipe des comportements futurs à partir de ces propriétés.

Ces explorations portent le joli nom de « prévisions et promenades inférentielles ». Elles sont déclenchées par des étonnements du lecteur en certains points du texte, qui lui font envisager plusieurs hypothèses concurrentes, explorer leurs développements et leurs conséquences. Ces points sont par exemple des « disjonctions de probabilité » – terme qui signifie apparemment une discontinuité dans la prévisibilité des éléments textuels. L'étonnement du lecteur peut aussi être appelé par un « signal de suspense » : « *Le curé vit alors une chose à laquelle il ne s'attendait pas et qu'il aurait préféré ne pas voir : deux hommes se tenaient (...)* » (Manzoni, *les Fiancés*). Amené par ces étonnements à faire des hypothèses et prévisions sur les éléments du texte, le lecteur construit peu à peu, par bribes et morceaux (Eco dit « préfiguration »), un « monde possible » dans lequel le texte pourrait prendre sens. « Le lecteur (...) assume une attitude propositionnelle (il croit, il désire, il souhaite, il espère, il pense) quant à l'évolution des choses. Ce faisant, il configure un cours d'événements possible ou un état de choses possible – (...) il hasarde des hypothèses sur des structures de mondes. » (LIF, p. 145).

L'exploration inférentielle peut avoir lieu, trouver support, en toutes les composantes du texte, depuis le contenu manifeste et ses interprétations sémantiques jusqu'aux structures de mondes, en passant par les structures discursives, narratives, actancielles. Pour toutes ces notions, je ne peux que renvoyer à l'ouvrage de Eco (*LIF*, notamment chap. 4 et fig. 2). La complémentarité entre intension et extension se retrouve pour ces différentes composantes textuelles. On comprend bien que l'impression de réalité ou de vraisemblance concernant « le » monde possible du texte est liée

à une certaine cohérence entre les composantes textuelles. Bien d'autres critères d'articulation peuvent être observés dans les œuvres littéraires, si l'on songe aux romans par lettres (*Les liaisons dangereuses*), au naturalisme (Zola), au réalisme fantastique (Borges, avec par exemple *Pierre Ménard auteur de Quichotte*, où l'extrême du paradoxe semble atteint sans visible défaut de cohérence).

Les figures logiques élémentaires selon Peirce

Venons-en à Peirce. S'il est généralement un auteur difficile, la logique est un domaine où il a réussi à être clair. Il se définissait d'ailleurs souvent comme logicien. Il a étudié la logique des classes à la suite de Boole, introduit plusieurs innovations importantes, notamment un langage graphique pour représenter les relations entre ensembles (les « graphes existentiels »), ainsi qu'une notation algébrique élégante et rigoureuse pour les quantificateurs « il existe » et « quelque soit ». Cette notation fut utilisée dans les meilleurs ouvrages de logique de la fin du XIX^e siècle, plutôt que celle de Frege jugée trop obscure et lourde⁴. Notre notation actuelle est d'ailleurs une simple variante typographique de celle de Peirce. Voilà de quoi se rassurer : il y a des poignées solides dans l'œuvre de Peirce pour un lecteur de formation scientifique mais non philosophique.

Je me limiterai aux aspects de la logique peircéenne directement liés au problème de l'interprétation. Le pragmatisme est d'ailleurs souvent présenté par Peirce comme une méthode pour préciser les significations des mots et concepts, par exemple : « ... *pragmatism is, in itself, no doctrine of metaphysics, no attempt to determine any truth of things. It is merely a method of ascertaining the meanings of hard words and of abstract concepts.* » ('Pragmatism', EP 2:400-401, 1907). Il finira par introduire le terme « pragmaticisme » pour distinguer sa propre conception de celle de James, Dewey, etc⁵.

Quelle est cette méthode ? C'est la fameuse « maxime du pragmatisme », formulée dans l'article classique de 1878, « How to make our ideas clear », et qui est restée, elle, à peu près stable dans ses écrits. En voici par exemple une version tardive : « *Hence is justified the maxim, belief in which constitutes pragmatism; namely, in order to ascertain the meaning of an intellectual conception one should consider what practical consequences might conceivably result by necessity from the truth of that conception; and the sum of these consequences will constitute the entire meaning of the conception.* » ('Pragmatism', CP 5:8-9, c. 1905). Le pragmatisme apparaît donc comme une hygiène de pensée, une méthode pour se débarrasser des discussions oiseuses, pour mettre en évidence les mauvais usages des concepts et symboles.

En premier lieu, je présenterai les trois figures logiques de base que sont la déduction, l'induction, l'abduction (ou rétroduction). Puis nous verrons comment les faire intervenir dans le processus d'interprétation des signes – ce qui nécessitera un aperçu de la conception peircéenne des signes.

Peirce a donné un statut théorique précis à la figure logique de l'abduction. Comme de juste, il a laissé sur cette question nombre d'écrits qui ne disent pas tous la même chose. Une bonne manière de l'aborder me semble être par le formalisme logique, qui permet de comparer clairement les trois figures de base. Il faut mentionner ici un ar-

ticle d'Albert David⁶, qui étudie de façon approfondie les articulations entre les trois figures. Je reprendrai un certain nombre de ses observations.

Dans sa version la plus schématique, l'abduction est une figure logique élémentaire qui se construit à partir des mêmes constituants que la déduction et l'induction, comme en contrepoint. Supposons des événements A et B susceptibles de se produire, et une règle « A implique B ». Ces trois éléments ne sont ici rien d'autre que des symboles abstraits ayant pour fonction de présenter les figures logiques.

La *déduction* est la forme la plus traditionnelle du syllogisme⁷, et c'est un raisonnement à la conclusion certaine. (R) et (O1) impliquent (O2) :

(R) – admettons la règle : « If A, then B; »

(O1) – A se produit : « But A: »

(O2) – on s'attend à la production de B : « [Ergo,] B. »

Induction et abduction sont des arrangements différents des trois lignes précédentes. L'*induction* est la figure logique consistant à poser la règle comme conclusion de l'observation de A et B : A se produit, B se produit, je propose la règle « If A, then B ». C'est une démarche de généralisation, et la conclusion est hypothétique.

Dans l'*abduction*, j'ai encore deux éléments dans les données : la règle « If A, then B » et, cette fois, la production de B – et non plus de A. L'abduction consiste à proposer comme conclusion : « A ». Je ne conclus pas à une règle, mais à l'éventualité d'un événement singulier qui expliquerait l'événement observé. C'est également un raisonnement hypothétique, mais l'hypothèse est d'une autre nature que pour l'induction.

En résumé :

On remarquera, avec A. David, que les trois figures se déduisent les unes des autres par permutation circulaire des lettres R, O1, O2.

Peirce a employé pour l'abduction d'autres noms souvent plus suggestifs : rétroduction, *backwards inference*, raisonnement par hypothèse, raisonnement *a posteriori*, présomption. En définitive, pour Peirce, l'abduction est bien plus qu'une figure logique. C'est un acte d'invention, d'imagination, qui n'est pas nécessairement fondé sur des motifs précis ou explicites. Pratiquer l'abduction, c'est parfois tout simplement *deviner* : « *Abduction is that kind of operation which suggests a statement in no wise contained in the data from which it sets out. There is a more familiar name for it than abduction; for it is neither more nor less than guessing.* » (MS 692), HP 2:898-899, 1901.

L'abduction est déclenchée par un étonnement, une surprise, un besoin de mettre de l'ordre, de trouver une explication à un phénomène qui contredit nos croyances : « *The whole operation of reasoning begins with Abduction, which is now to be described. Its occasion is a surprise. That is, some belief, active or passive, formulated or unformulated, has just been broken up. It may be in real experience or it may equally be in pure mathematics, which has its marvels, as nature has. The mind seeks to bring the facts, as modified by the new discovery, into order; that is, to form a general conception embracing them. In some cases, it does this by an act of generalization. In other cases, no new law is suggested, but only a peculiar state of facts that will « explain » the surprising phenomenon; and a law already known is recognized as applicable to the suggested hypothesis, so that the phenomenon, under that assumption, would not be surprising, but quite likely, or*

even would be a necessary result. This synthesis suggesting a new conception or hypothesis, is the Abduction. » EP 2:287, 1903.

L'abduction (appelée ici rétroduction) est peut-être de nature divine : « *Retroduction gives hints that come straight from our dear and adorable Creator. We ought to labour to cultivate this Divine privilege. It is the side of human intellect that is exposed to influence from on high. With this investigation starts. Having once formed a conjecture, the first thing to be done is to draw Deductions from it and compare them with observations. [---] So Retroduction comes first and is the least certain and least complex kind of Reasoning. »* (A Letter to J. H. Kehler, *The New Elements of Mathematics*, 3:206, 1911).

Les précédentes citations nous indiquent comment s'articulent les trois figures logiques dans la démarche d'acquisition de connaissance : d'abord l'abduction, puis la déduction, enfin l'induction. Les trois forment un cycle, déclenché par l'étonnement devant un phénomène qui contredit nos « habitudes » (c'est-à-dire nos connaissances, ce que nous tenons pour assuré), qui s'achève par la résolution de la tension et notre disponibilité pour un nouvel étonnement. On voit bien, en effet, la nécessité d'employer les trois figures dans un raisonnement scientifique sur des données empiriques. La déduction à elle seule ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, mais elle est indispensable pour déployer les conséquences d'hypothèses que nous formulons dans la phase d'abduction. Ces conséquences étant mises à l'épreuve empiriquement, nous pratiquons l'induction lorsque nous nous efforçons d'exprimer sous forme de règles (de théorie, autrement dit) les conclusions des observations réalisées lors de ces épreuves. Ces règles peuvent servir à leur tour à une nouvelle phase d'abduction, etc.

La différence entre déduction et abduction peut encore être caractérisée comme une différence d'orientation temporelle : alors que la déduction permet d'inférer *a priori* un conséquent d'un antécédent, l'abduction est une induction *a posteriori*, du conséquent vers l'antécédent, de l'effet vers la cause. C'est évidemment une figure logique indispensable pour toute enquête policière ou encore, dans une entreprise industrielle, pour trouver les causes des défauts de qualité⁸...

Les logiques de l'interprétation selon Peirce

Venons-en maintenant à la question du signe. Ce qui distingue fondamentalement la conception peircéenne du signe de la conception saussurienne est son caractère ternaire et processuel. Pour Peirce, le signe est composé de trois entités indéfectiblement liées – le Representamen (l'élément perceptible du signe, son représentant sensible), l'Objet (ce dont le signe tient lieu), l'Interprétant (un autre signe plus développé, qui renvoie au même objet). Ces trois éléments s'enchaînent : l'interprétant, qui est donc un signe, possède son propre representamen et renvoie à son tour à l'objet, ce qui produit un nouvel interprétant renvoyant à nouveau au même objet, et ainsi de suite. Ce processus est potentiellement infini, les interprétants d'un signe ne constituant pas *a priori* un ensemble fermé. G.G. Granger, penseur original qui a été un des rares à s'intéresser à la sémiotique peircéenne en pleine floraison du structuralisme, a représenté ce processus comme une suite infinie de triangles (Granger 1966, 1988)⁹ :

Ce processus est appelé par Peirce *semiosis* (mot grec) ou sémirose. On peut en donner deux types de définition : en termes de relations formelles, en termes d'interprétation. Formellement, « *un Signe ou Representamen est un premier qui entretient avec un se-*

cond appellé son objet une relation triadique si authentique qu'elle peut déterminer un troisième, appelé son interprétant, à entretenir avec son objet la même relation triadique qu'il entretient lui-même avec ce même objet » (C.P. 2.274). Les termes « premier », « second », « troisième », renvoient aux trois catégories qui ont, dès l'un de ses premiers articles¹⁰, représenté une constante dans la pensée peircéenne. De façon très résumée¹¹, la Priméité est la catégorie de ce qui existe par soi-même, sans référence à rien d'autre – par exemple, un signe dans sa manifestation première (le Representamen), avant toute interprétation. L'exemple favori de Peirce est une tache de couleur rouge, éclatante, avant même qu'on pense « c'est une couleur ». La Secondéité est la catégorie de ce qui existe en référence à un Premier – c'est la catégorie à laquelle appartient l'Objet du signe, ce à quoi le signe renvoie par une liaison qui n'est pas encore interprétée, dotée de sens. La Terciéité est la catégorie de ce qui fait médiation entre un Premier et un Second –de ce qui donne le sens, autrement dit l'Interprétant, qui est un signe renvoyant au même Objet, mais avec une signification « plus développée ».

Une définition plus « humaine » du signe, mais aussi plus traditionnelle, est la suivante : « *un signe, ou representamen, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet. Il tient lieu de cet objet non sous tous rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement du Representamen* » (C.P. 2.228).

Soulignons deux idées importantes dans ces définitions. La première est que le signe représente l'objet de façon partielle, ou éventuellement erronée, fausse. Ceci conduit Peirce à distinguer deux aspects de l'objet : l'objet tel que le signe le représente, appelé *Objet immédiat*, et l'objet extérieur au signe, appelé *Objet dynamique*. Il existe un écart irréductible, une tension, entre les deux, et elle peut être génératrice d'enquête, d'une démarche de connaissance : « *We must distinguish between the Immediate Object, - i.e., the Object as represented in the sign, - and the Real (no, because perhaps the Object is altogether fictive, I must choose a different term; therefore:), say rather the Dynamical Object, which, from the nature of things, the Sign cannot express, which it can only indicate and leave the interpreter to find out by collateral experience.* » (A Letter to William James, EP 2:498, 1909).

La deuxième idée est que, si l'interprétant est déterminé par le couple signe-objet, il ne s'agit pas d'un déterminisme strict, ce qui offre la possibilité d'interprétations nouvelles, inhabituelles. La relation est complexe : l'interprétant semble déterminé par le signe-representamen, mais il l'est aussi par l'objet auquel renvoie ce même representamen. Peirce exprime ces relations en termes de médiation : « *But to say that it [a sign] represents its Object implies that it affects a mind, and so affects it as, in some respect, to determine in that mind something that is mediately due to the Object. That determination of which the immediate cause, or determinant, is the Sign, and of which the mediate cause is the Object may be termed the Interpretant...* » ('Some Amazing Mazes, Fourth Curiosity', CP 6.347, c. 1909).

Ces analyses se comprennent mieux si on les rapproche du processus de lecture tel que le voit Eco. Lorsqu'un signe est manifesté, l'esprit qui le reçoit, et dans lequel ce

signe produit un effet, n'a pas une perception directe de l'objet à travers le signe. L'interprétant apparaît certes produit par le signe, « immédiatement », mais l'objet n'apparaît que de façon médiate, à travers ce signe. C'est en fait une abduction qui se produit là : l'esprit récepteur doit « remonter » du signe reçu à l'objet auquel il est lié. Dans la vie quotidienne, ces abductions se font automatiquement dans nos esprits, sans que nous en ayons conscience. Eco dénomme « hypercodées » de telles abductions. Mais certains signes nous posent des énigmes, nous ne comprenons pas ce que l'émetteur a voulu dire, et nous nous formulons diverses hypothèses. Nous pouvons interroger l'émetteur du signe, ou bien, si nous ne voulons pas l'interrompre, attendre la suite des événements pour avoir plus d'information et retenir l'hypothèse la plus adéquate. Ceci est exactement le processus de lecture décrit par Eco. La lecture, comme la conversation, est tissée de suspensions de sens. Dans l'interprétation des signes, il y a des points d'appui relativement sûrs et des points où il faut deviner la signification, faire des hypothèses. Les hypothèses qui ne se trouvent pas levées dans la suite de l'échange conversationnel ou de la lecture du texte nous restent comme des énigmes et appellent une enquête plus approfondie.

Un exemple empirique donné par Peirce (ils sont rares !) nous permet d'illustrer cela et de mieux comprendre la signification de la distinction qu'il fait systématiquement entre *immédiat* et *dynamique*. Le qualificatif « immédiat » désigne ce qui est manifeste dans le signe, quand on le prend à la lettre. C'est ce que Eco appelle le *manifeste* du texte. L'exemple est le suivant (Letter to William James, CP 8.314, 1909). Peirce s'est levé avant sa femme et celle-ci lui demande, à son réveil : « *What sort of a day is it ?* ». Cette question est un signe dont l'objet exprimé (objet immédiat) est le temps qu'il fait. Mais son objet dynamique est l'impression que Peirce a probablement retirée du coup d'oeil qu'il a jeté par la fenêtre, en entrouvrant le rideau. L'interprétant exprimé (interprétant immédiat) est la qualité du temps, mais l'interprétant dynamique est, pour Peirce, le fait de répondre à la question de sa femme – ainsi que le contenu de la réponse (« *my answering her question* », le gérondif étant difficile à traduire en français). Peirce distingue encore un troisième interprétant, l'interprétant final ou ultime (« *ultimate* »), qui est l'intention que traduit la question : « *(...) her purpose in asking it, what effect its answer will have as to her plans for the ensuing day* ». La proximité avec les concepts de Eco est ici évidente. Le Lecteur modèle est l'esprit interprète capable de comprendre l'interprétant final du signe que constitue le texte littéraire. Il ne s'arrête pas à la lettre du texte (interprétant immédiat) mais cherche ce que le texte attend de lui (interprétant dynamique). L'interprétant dynamique n'est pas donné, il est à produire par abduction.

Eco distingue trois types d'abduction (*Limites de l'interprétation*, pp.253-285). En rappelant que l'abduction, au sens logique, implique de prendre une règle ou loi comme point de départ, ce sont : les abductions « hypercodées » pour lesquelles la règle ne souffre aucune indétermination et que nous faisons quasi-automatiquement, les abductions « hypocodées » où nous avons, au contraire, à choisir entre plusieurs règles toutes applicables, et enfin les abductions « créatives » où nous devons inventer une règle. Ce dernier cas est fréquent dans les arts, mais peut se produire en sciences, comme dans le cas où un nouveau paradigme (au sens de Kuhn) est inventé. Dans le cadre d'une étude des déductions policières (Zadig, Sherlock Holmes), Eco introduit en outre le concept de « méta-abduction » pour désigner l'opération qui

consiste à identifier le monde réel (celui où les méfaits ont réellement eu lieu) avec le monde possible créé par le détective sur la foi des indices et du raisonnement.

Concluons cette promenade dans les landes arides de la logique par quelques pistes d'exploitation. J'en vois au moins trois, toutes fondées sur la notion de « monde possible » et de ce qu'on peut en tirer pour nos rapports avec le monde réel. D'abord, comment écrire des textes scientifiques (dans le domaine des organisations, s'entend) solides et riches, c'est-à-dire capables de combler des lecteurs exigeants. L'analyse textuelle selon Eco met au jour un nombre impressionnant de dimensions textuelles dont il convient de penser les articulations. Servirait-elle, par exemple, à améliorer des textes du type « analytic narratives »¹², dont la composante littéraire est constitutive ? En second lieu, que donnent ces logiques textuelles quand on les applique à des textes organisationnels, et non plus à des échanges conversationnels ou à des textes littéraires ? Quelles sont les propriétés caractéristiques des textes organisationnels, et en quoi impactent-elles la logique de l'interprétation ? On regardera prioritairement du côté de la pragmatique : les textes organisationnels sont en effet conçus pour faire ou faire faire (Cooren 2004, Bayart 2007). Une troisième piste est représentée par les textes organisationnels qui cherchent à construire des mondes possibles, par exemple les déclarations de politique de l'organisation, les plans, les scénarios de prospective (par exemple, *Les Chroniques muxiennes*, Degot et al, 1982). Eco nous montre comment s'interroger sur ces mondes possibles et sur leurs articulations avec le monde réel – notamment avec son concept de métá-abduction, qui porte sur l'identification d'un monde hypothétique avec le monde réel. Sans nécessairement aller jusqu'à l'identification, on peut affirmer que l'évocation de mondes possibles a une influence sur notre lecture du monde actuel. Les logiques de l'interprétation peuvent nous aider à clarifier ces relations.

Références

- Bayart Denis (2007). « A pragmatist view of the reader-author relation in organizational settings ». *Communication*, 23rd EGOS Colloquium, July 5–7, 2007, Vienna, Austria
- Cooren François (2004). « Textual agency : how texts do things in organizational settings ». *Organization*, vol. 11(3): 373-393.
- David Albert (2001). « Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées ». In A. David, A. Hatchuel & R. Laufer (Eds.), *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*. pp 83-109. Paris, Vuibert.
- Dégot Vincent, Girin Jacques, Midler Christophe (1982). *Chroniques Muxiennes. La télématique au quotidien*. Paris, Editions Ententes
- Eco, Umberto, (1979). *Lector in Fabula*. Milano, Bompiani. Trad. fr. Livre de poche, coll. Biblio essais, 1979
- Eco Umberto (1984). *Postilla a Il nome della rosa*. Bompiani, Milano. Trad. fr. *Apostille au Nom de la rose*. Livre de poche, coll. Biblio essais, 1992
- Eco Umberto (1992). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
- Eco Umberto (1996). *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*. Trad. fr., Bernard Grasset, Paris.
- Bergman Mats, Paavola Sami (2003). *Commens Dictionary of Peirce's Terms*. Helsinki University. <http://www.helsinki.fi/science/commens/dictionary.html>. [Toutes les citations en anglais proviennent de ce site très utile.]

Peirce Charles S., Deledalle Gérard (1978). *Écrits sur le signe. Textes de C.S. Peirce édités et traduits par G. Deledalle*. Paris, Ed. du Seuil. [Les citations en français proviennent de ce livre précurseur] ■■■

Denis Bayart
CNRS / École Polytechnique

1. Les écrits publiés par Peirce lui-même représentent environ 12 000 pages imprimées. Les manuscrits non publiés représentent environ 80 000 pages qui donneraient, une fois imprimées, environ 80 volumes de 500 pages. Une édition chronologique sélective est en cours (*Writings of Charles S. Peirce*, 6 volumes parus à ce jour, 1980-2000 – voir détails sur le site <http://www.helsinki.fi/science/commens/collections.html> d'où ces notes sont tirées). Il existe également une édition plus ancienne, longtemps la seule, (*Collected Papers*, 8 volumes, 1931-1958) et un recueil des textes les plus représentatifs, *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings* (2 volumes, 1992-1998). Les abréviations correspondantes sont W, CP, EP. Par exemple, CP 3.216 renvoie au volume 3 des *Collected Papers*, §216. Une édition française est en cours (*Oeuvres*, 3 volumes parus, 2002-2006) aux éditions du Cerf, sous la direction de C. Tiercelin et P. Thibaud, spécialistes reconnus de Peirce. Elle suit un plan qui lui est propre.
2. R. Marty, de l'Université de Perpignan. Son travail est consultable sur <http://www.cspeirce.com/menu/library/resources/76defs/76defs.htm>
3. Eco s'inscrit dans un courant très important en théorie littéraire, dit des "théories de la réception", qui s'est développé à partir des ouvrages de H.R. Jauss et W. Iser. Une floraison de travaux se produisit dans les années 1970-1980, notamment en sémiotique, mais est un peu retombée par la suite. Plusieurs analystes des organisations ont développé cette problématique à partir des années 1990 (voir par exemple le dossier "Récits et management", *Revue française de gestion*, n° 159 – 2005/6). Eco a aussi exposé ses conceptions de façon très plaisante et sans pédantisme dans *Six promenades dans les bois du roman*, à conseiller sans réserves.
4. Putnam, Hilary (1982). « Peirce the logician ». *Historia Mathematica* 9, 290-301.
5. « In the April number of *the Monist*['What Pragmatism Is', 1905] I proposed that the word 'pragmatism' should hereafter be used somewhat loosely to signify affiliation with Schiller, James, Dewey, Royce, and the rest of us, while the particular doctrine which I invented the word to denote, which is your first kind of pragmatism, should be called 'pragmaticism.' The extra syllable will indicate the narrower meaning. Pragmaticism is not a system of philosophy. It is only a method of thinking... » (A Letter to Signor Calderoni, CP 8.205-6, c. 1905)
6. David, A. 2001. "Logique, épistémologie et méthodologie en sciences de gestion : trois hypothèses revisitées". In: A. David, A. Hatchuel & R. Laufer (dir.). *Les nouvelles fondations des sciences de gestion*. Paris, Vuibert, pp. 83-109.
7. Je reprends ici certaines formulations de : Peirce CS. Some Consequences of Four Incapacities Claimed For Man. *Journal of Speculative Philosophy* 2 (1868), pp. 140-157
8. il y a en effet, historiquement, des rapports attestés entre le pragmatisme et les méthodes de contrôle statistique de la qualité développées par WA Shewhart aux Laboratoires Bell.
9. Granger, Gilles-Gaston, 1988. *Essai d'une philosophie du style*. Paris, Odile Jacob. 2^eme édition revue et corrigée (1^{re} éd. 1968)
10. « On a New List of Categories » (1867)
11. Il serait trop long et hasardeux de développer cela ici. Voir l'article de D. Savan, « La sémiotique de Charles S. Peirce », reproduit dans : Bougnoux D (dir). *Sciences de l'information et de la communication*. Larousse, coll. Textes essentiels. Paris, 1993. pp 101-116.
12. Dumez H, Jeunemaître A. 2005. "La démarche narrative en économie", *Revue Économique*, Vol. 56, N° 4, juillet, pp. 983-1005.